LE DEVOIR

Critique arts visuels

«Les rues portent leurs pas»: courageuses acrobaties

JÉRÔME DELGADO
Collaborateur
Publié à 0h00

CRITIQUE

Ajouter aux sources préférées sur Google
Pourquoi faire confiance au *Devoir* ?



Photo: Michael Patten La sculpture *Les rues portent leurs pas* (2026), de Leila Zelli, est présentée dans le cadre de l'exposition *Les rues portent leurs pas*, à la galerie Pierre-François Ouellette art contemporain.

Depuis l'éclosion en 2022 de Femme, vie, liberté, mouvement de contestation populaire en Iran, les Iraniennes se sont donné une tout autre image, sans voile, cheveux au vent, que celle que la République islamique théocratique et autoritaire leur impose. Avec sa deuxième exposition à la galerie Pierre-François Ouellette art contemporain, Leila Zelli va plus loin : les femmes de son pays natal ne se libèrent pas seulement d'un code vestimentaire restrictif, elles s'affichent, dans la rue, comme de véritables athlètes.

Les rues portent leurs pas est une exposition d'envergure. Elle occupe la totalité de la galerie, chose plutôt rare ici, rue Rachel, et comprend une variété d'œuvres qui attestent de l'insatiable recherche créatrice de son autrice. Autant dans ses vidéos de courte durée (de 22 secondes ou de 2 minutes) que dans ses dessins aux formats aussi singuliers (à l'horizontale, de nature presque panoramique) ou dans ses transferts d'image sur des fragments d'un matériau de construction (l'hydrocal), Leila Zelli se montre animée par l'urgence de s'exprimer.



Photo: Michael Patten Leila Zelli, *Les rues portent leurs pas (29)*, 2026

Il faut préciser que sa démarche, qui se présente comme une réaction à l'actualité politique, est désormais fortement marquée par le contexte entourant Femme, vie, liberté. Sa précédente exposition chez Pierre-François Ouellette résonnait comme un écho direct à ce mouvement. Le contenu de *Les rues portent leurs pas* s'inscrit dans cette suite, bien que la contestation ne passe plus par la tenue de manifestations. Faut croire que s'affirmer simplement athlète, pour les femmes en Iran, est un acte politique.

Elles virevoltent, elles sautent, elles exécutent des manœuvres gymniques de haut calibre. Devant les passants, aux feux rouges et même entre les voitures. Si à la base ces exercices sont périlleux, celles qui les accomplissent le font au risque de sévères réprimandes. Mais elles osent, car il en va, pouvons-nous supposer, de leur survie. Tout un paradoxe.



Photo: Michael Patten Leila Zelli, *Les rues portent leurs pas (fragment 13)*, 2026 (transfert d'images sur des plaques d'hydrocal)

Dans la vidéo de deux minutes qui ouvre le parcours, Leila Zelli associe ces actions urbaines et contemporaines à la forme figée d'une statue, celle d'une guerrière de l'Antiquité. Dans la mythologie grecque, les Amazones, qui formaient une société matriarcale, étaient considérées comme des ennemies, liées à la culture perse. Pour l'artiste montréalaise, elles sont les lointaines ancêtres des Iraniennes qui vont au front, soit la rue, et se battent pour leur liberté, pour leur féminité.

« Leurs armes, écrit-elle, sont leurs téléphones, qui captent et diffusent ces actions sur les réseaux sociaux. » Photographe à l'origine — elle a été lauréate du prix Lynne-Cohen en 2023 —, Leila Zelli cumule ses images au moyen de la collecte de ce qu'elle trouve sur les réseaux sociaux, Instagram, particulièrement, le principal moyen de connexion en Iran.



Photo: Michael Patten Une vue de l'exposition *Les rues portent leurs pas*, de Leila Zelli

Les pirouettes traversent l'exposition d'un bout à l'autre. Non seulement elles en sont le motif principal, mais elles ont aussi valeur de symbole. Dans *Femme-oiseau* (2024), la vidéo de 22 secondes qui ferme l'expo, la démonstration est plutôt spectaculaire, une femme enchaînant les saltos arrière dans une rue animée. La figure acrobatique prend sens d'un cycle qui se perpétue, dans un éternel et nécessaire recommencement, à l'instar de l'ouroboros qui évoque renaissance et espoir.

Étalés comme une longue fresque le long du mur qui réunit le devant et l'arrière de la galerie, des dessins au graphite et au pastel représentent diverses scènes : marches pacifiques, Amazones au combat, oiseaux (signe de liberté pour l'artiste) et, bien sûr, des sauts. Au tampon encreur ou à la main, le rendu tient moins d'une description réaliste que d'une composition volontairement anachronique, au traitement atmosphérique. L'ensemble des douze dessins a quelque chose d'épique, du récit épique.

Cette manière de lier les références, de proposer des métamorphoses entre différentes figures, est magnifiée dans la seule grande image de l'exposition. Il s'agit d'une impression sur tissu où l'action du saut, reproduite selon le principe d'une image par image, devient un motif floral. À s'y méprendre.